

Vous avez dit mélancolie ?

Julia Kristeva, *Soleil noir (Dépression et mélancolie)*, Paris, Gallimard, 1987, 269 p.

L'Écrit du temps, Paris, Paris, no 13 (no intitulé *Figures de la Mélancolie*), printemps 1987, 120 p.

Le Magazine Littéraire, Paris, no 244 (no dont le dossier est intitulé *Littérature et mélancolie*), juillet-août 1987, 98 p.

Renald Bérubé

Number 19, January 1988

Le tour du texte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025457ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025457ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R. (1988). Review of [Vous avez dit mélancolie ? / Julia Kristeva, *Soleil noir (Dépression et mélancolie)*, Paris, Gallimard, 1987, 269 p. / *L'Écrit du temps*, Paris, Paris, no 13 (no intitulé *Figures de la Mélancolie*), printemps 1987, 120 p. / *Le Magazine Littéraire*, Paris, no 244 (no dont le dossier est intitulé *Littérature et mélancolie*), juillet-août 1987, 98 p.] *Urgences*, (19), 117–120.
<https://doi.org/10.7202/025457ar>

«Toutes les femmes de mes livres, quel que soit leur âge, découlent de Lol V. Stein, c'est-à-dire d'un certain oubli d'elles-mêmes»³, dit Marguerite Duras. (Un oubli exigé par l'amplitude du désir qui les anime, ou la perte d'un enfant, d'un poème. Ce pourquoi chacune d'elles les rappelle toutes un peu: la femme du *Marin de Gibraltar*, Élisabeth Alione, Anne Desbaresde et, maintenant, Emily L., femme-enfant vieillissante, déçue, déchue, au bord de la mort, «attendant la délivrance... d'on ne sait quelle insupportabilité» (p. 54), liée à l'impossibilité d'écrire.

Par-delà l'anecdotique caution de lisibilité justifiée par la présence de l'écrivain-spectateur dans le récit, par-delà le facile charme passésiste du romanesque, équivalent du «bastringue colonial»⁴ néoromantique de *L'Amant*, et pour tout cela aussi, le plaisir véritable est de retrouver - hypertextualité oblige - les constantes de l'univers durassien. «Pont-Audemer... de l'eau partout» (p. 28): paysages aquatiques et personnages douloureux. Normandie ou mer de Chine, l'art du ressassement toujours jamais pareil rencontre la tranquille assurance du désorientation qu'il procure au point de jonction entre les lieux, les êtres et les mots. Là où ils (se) manquent surtout, dans la saisie directe de l'essentiel, dans le lexique fondamental du «rien», du «rire», de la «peur», de la «mort», des «larmes», et aussi toutes les certitudes du non-savoir dans leurs approximations maladroites. Toutes bonnes raisons d'aimer lire Emily L.

Élisabeth Haghebaert

1. Julia Kristeva: *Soleil noir*. Gallimard, Paris, 1987, 265 p. (ch. VIII «La maladie de la douleur: Duras»).
2. Marguerite Duras: *La vie matérielle*. P.O.L., Paris, 1987, p. 32.
3. *Ibid.*, p. 32.
4. *Ibid.*, p. 43.

Julia Kristeva: *Soleil noir* (*Dépression et mélancolie*), Paris, Gallimard, 1987, 269 p.

***L'Écrit du temps*, Paris, no 13 (no intitulé *Figures de la mélancolie*), printemps 1987, 120 p.**

***Le Magazine littéraire*, Paris, no 244 (no dont le dossier est intitulé *Littérature et mélancolie*), juillet-août 1987, 98 p.**

VOUS AVEZ DIT MÉLANCOLIE?

Mélancolie: vague à l'âme, sensation de tristesse, d'ennui agréable/désagréable qui s'installe graduellement ou soudainement, qui me déstabilise et dans laquelle, pourtant, je suis porté à reconnaître le plus intime sinon le meilleur de moi-même. La mélancolie, comme une errance, une dérive solitaire, endeuillée et enchantée, qui connaîtrait mal son point de départ et l'objet de sa course. La mélancolie: étymologiquement, la *bile noire*, l'une des quatre humeurs composant le corps humain selon la longue tradition médicale aristotélo-hippocrate-galienne. Mais encore? Et vous pensez, pêle-mêle, au *taedium vitae* d'Horace si souvent évoqué par Hubert Aquin, aux baroques, à Hamlet, à Don Quichotte décrivant l'Âge d'or, à Werther, au «mal du siècle» romantique, au *spleen* baudelairien («Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle/Sur l'esprit

gémissant en proie aux longs ennuis...»), à la dépression, *notre* (parmi d'autres) maladie du siècle, à la déprime, à tel voisin, à tel ami. Parcours paradoxal, la mélancolie si proche et si lointaine, que l'on avait un peu oubliée sous cette appellation depuis le XIXe siècle et qui, de toute évidence, s'impose de nouveau à notre conscience à la fois sous son nom et des vocables nouveaux comme sous le microscope de nouveaux moyens d'analyse. Donner ici, simplement, télescopage et raccourci, quelques points de vue tirés du livre et des deux périodiques (d'autres titres auraient pu s'ajouter, récents aussi) mentionnés au début de cet article.

Soit donc, pour commencer, cet extrait de l'article de Jean Louis Schefer, «Paradis perdu», qui ouvre le numéro 13 de *l'Écrit du temps*:

Le paradis perdu n'est pas celui de l'innocence mais des objets «naturels» à partir desquels le moi se serait constitué; mythologie de la mélancolie: ce n'est pas le moi parce qu'il est devenu objet perdu, c'est l'objet de la première configuration (le tout premier monde) dont le moi recevait en écho sa première configuration, qui a disparu du monde ou du monde présent afin, par cette disparition, de devenir origine (à la fois incertifiable et infigurable) du moi individuel; cette origine ne peut tenir qu'à la certitude de savoir qui réside dans l'invention d'un temps personnel (p. 3-4).

Julia Kristeva, après avoir fait ressortir le rapport mélancolie-dépression-deuil établi par la théorie psychanalytique classique («... la dépression, comme le deuil, cache une agressivité contre l'objet perdu, et révèle ainsi l'ambivalence du déprimé vis-à-vis de l'objet de son deuil», p. 20), ajoute ceci:

Cependant, le traitement des personnalités narcissiques a fait comprendre aux analystes modernes une autre modalité de la dépression. Loin d'être une attaque cachée contre un autre imaginé hostile parce que frustrant, la tristesse serait le signal d'un moi primitif blessé, incomplet, vide. Un tel individu ne se considère pas lésé, mais atteint d'un défaut fondamental, d'une carence congénitale. Son chagrin ne cache pas la culpabilité ou la faute d'une vengeance ourdie en secret contre l'objet ambivalent. Sa tristesse serait plutôt l'expression la plus archaïque d'une blessure narcissique non symbolisable, innommable, si précoce qu'aucun agent extérieur (sujet et objet) ne peut lui être référé. Pour ce type de déprimé narcissique, la tristesse est en réalité le seul objet: elle est plus exactement un ersatz d'objet auquel il s'attache, qu'il apprivoise et chérit, faute d'un autre. Dans ce cas, le suicide n'est pas un acte de guerre camouflé, mais sa réunion avec la tristesse et, au-delà d'elle, avec cet impossible amour... (p. 21-22).

Sous le titre «Repenser la déprime», Daniel Sibony écrit dans *le Magazine littéraire*:

C'est dans mes recherches sur les perversions que je suis retombé sur ce symptôme majeur, multiforme, ramifié, de notre clinique culturelle et subjective: la *déprime*. appelons-la ainsi, car la langue quotidienne est souvent plus rusée que la savante; «déprimé», c'est plus net: que dans son parcours il passe par une zone de «déprime» ou qu'il y soit installé à vie, à demeure, le déprimé n'est plus *primé* par «la vie», par les autres... C'est du moins ce qu'il croit et sa croyance est de roc. [...]

Mais au départ, déprimer c'est *n'être plus premier*. Par la suite seulement cela donne le sens: d'être *affaibli*, abaissé; le déprimé se sent abaissé, donc (et c'est là le point pervers) il s'abaisse lui-même pour ne pas l'être par l'Autre; et ce faisant il efface l'Autre (p. 54 et 55).

(Mon) paradis perdu, fracture, manque, gratification impossible par soi ou par l'Autre: le mélancolique, amoureux de lui-même — et qui pourrait le lui reprocher sinon les sociétés puritaines du principe de plaisir honteux qui ne savent que sublimer le travail et la sueur de ton front —, ne reconnaît plus tout à fait dans son image présente l'image de lui-même (de tous les lui-même) de son époque archaïque: l'enfant-roi ne cède jamais facilement sa place. La question du mélancolique: mais où sont les neiges d'antan? Le mélancolique se regarde avec «l'Oeil de la pensée», pour reprendre le titre de l'article de Christine Buci-Glucksmann (*l'Écrit du temps*) qui elle-même l'emprunte à Hamlet.

Parcours: celui du *Magazine littéraire* va d'Homère et Ficin à Sartre et Duras en passant, entre autres, par Rabelais, Kierkegaard et Nerval; celui de *l'Écrit du temps* va du Greco à Valéry en passant, entre autres, par Hamlet (Buci-Glucksmann signe un article dans les deux numéros), Michel-Ange et «les Villes crispées». Kristeva, sémiologue

[La sémiologie, qui s'intéresse au degré zéro du symbolisme, est immanquablement amenée à s'interroger non seulement sur l'état amoureux, mais aussi sur son terme corollaire, la mélancolie, pour constater du même coup que s'il n'est d'écriture qui ne soit amoureuse, il n'est d'imagination qui ne soit, ouvertement ou secrètement, mélancolique. (p. 15)]

et analyste, se situe dans une «perspective freudienne» (p. 19); après avoir mis

en place les éléments nécessaires à une meilleure compréhension de la mélancolie, la place et le rôle du langage entre autres, elle analyse un tableau d'Holbein le Jeune, *le Christ mort*, le célèbre «El Desdichado» de Nerval, poème dont deux mots, *Soleil noir*, fournissent aussi son titre à son livre, de même que les oeuvres de Dostoïevski et Duras. Trois parcours; dans les trois cas, lectures riches, passionnantes, qui se recoupent, attentives et pleines de surprises.

Canton de la mélancolie, la nostalgie qui, malgré son étymologie (*nostos*: retour (au pays), mal du pays), semble bien renvoyer au temps:

Rappelons que l'idée d'envisager la dépression comme dépendante vis-à-vis d'un temps plutôt que d'un lieu revient à Kant. Réfléchissant sur cette variante spécifique de la dépression qu'est la nostalgie, Kant affirme que la nostalgie ne désire pas l'endroit de sa jeunesse, mais sa jeunesse même, que son désir est en quête du temps et non pas de la chose à retrouver (Kristeva, p. 71).

Et revient alors à la mémoire, je la cherche et la trouve, cette phrase de Vladimir Jankélévitch parlant d'Ulysse dans *l'Irréversible et la nostalgie*: «L'exilé voudrait retrouver non seulement le lieu natal, mais le jeune homme qu'il était lui-même autrefois quand il l'habitait» (Paris, Flammarion, 1974, p. 300). Mélancolie: Narcisse et le temps, plus qu'on ne le croit, ont partie liée — quelles images voir, de quel temps et selon quelle perception de l'oeil de ma pensée, dans le miroir, cet Autre que je suis aussi devenu? Et vous comprenez alors pourquoi l'un des poèmes canoniques du romantisme français, «le Lac» de Lamartine, est peut-être surtout célèbre pour une strophe renvoyant au temps gratifiant

{O temps, suspends ton vol! et vous,

heures propices.
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides
délices
Des plus beaux de nos jours!

alors que son intitulé, son titre, renvoie à
un lieu.

Évoqué au début de cette note
et dont la présence ne s'est pas démentie
au cours de son écriture, Hubert
Aquin. Qui lisait le Jankélévitch cité tout
juste sur la fin de sa vie (Gordon Shep-
pard et Andrée Yanacopoulos: *Signé
Hubert Aquin. Enquête sur le suicide
d'un écrivain*, Montréal, Boréal Ex-
press, 1985, p. 127). Hubert Aquin qui
écrivait à Louis-Georges Carrier, depuis
un lieu appelé Trou, le 9 avril 1970:

La mélancolie, comme tu sais,
est la spécialité du grand F. Cia-
no et de ton tout dévoué! Après,
les autres, loin derrière nous,
tentent d'éprouver cette parcelle
de tristesse qui leur manquera
toujours pour qu'ils soient
achevés, finis (*Point de fuite*,
Montréal, CLF, 1971, p. 138-
139).

«Achevés, finis», admirable am-
bigüité du mélancolique: à la fois le
meilleur, orgueilleux, mais toujours sur
les franges de sa fin, de sa mort. Aquin
allait tenter de se suicider en mars
1971, et ne pas rater sa tentative en
mars 1977. La question du mélancoli-
que, donc: mais où sont les neiges d'an-
tan? *Neige noire*, titre du dernier roman
d'Aquin dans lequel le temps joue un si
grand rôle, *Soleil noir*.

Renald Bérubé

**Michel Serres: *Détache-
ment. Apologue*, Paris,
Flammarion, 1983, 177
p.**

Quatre chapitres (actes, sec-
tions ou parties?) et trois mots sous le
dernier titre: enjeux, fétiches, marchan-
dises: FRANCISCAIN. Michel Serres
met en scène. DÉTACHEMENT: le titre;
Apologue: le sous-titre, au singulier. Je
prends le genre au sérieux, double-
ment: grave et singulier, doublement
encore: unique, au double sens du mot,
et un: relire n'importe où, c'est encore,
c'est toujours lire ce que découvre indé-
finiment l'apologue: aux plans littéraire
et grammatical. Autant dire que je me
contenterai de la fin.

Autant la lire, autant l'écouter:
encore à dire qu'il faut l'entendre. À qui
le tour d'essayer? Le piège est fameux.
L'éloquence de Serres est admirable,
son témoignage attachant. L'apologue
est fait d'ivresse, de colère, d'amertume
et de pitié: de sarcasmes et de ten-
dresse également. Cependant, l'intérêt
que suscite l'auteur fait ombrage à ce
que sollicite, au fond, la leçon: le déta-
chement. Michel Serres n'y peut rien;
et pourtant il réussit. Le chien doit mordre
— mais de quelle manière? — pour
signifier au chien qu'ils ne vont pas se
battre: ni la victoire, ni la défaite: Michel
Serres intéresse le lecteur aux enjeux du
pouvoir et tente — de quelle manière?
—, par cela même, de signifier que les
vrais intérêts sont ailleurs. «La culture,
la connaissance, disent ensemble: ce
qui a de l'intérêt, vrai, n'a aucun intérêt»
(p. 133).

Première leçon: Diogène le
chien, dit le tonneau, «Diogène le clo-
chard est nu comme François d'Assise,
il a faim comme lui, erre dehors sur les
chemins et les plages, mange ce qu'on
lui jette, a froid et se tait. [...] Il a aimé la
paix à risquer de mourir d'elle, parce
que toute place dans le corps social,
fût-elle très étroite, s'acquiert à la pointe
des armes. Il a baissé les armes, il a
laissé la place, il a aimé la paix, peut-être
a-t-il aimé le monde» (p. 120-121). Dio-
gène est admirable, François d'Assise
également; s'ajoutent Bossuet, Anti-
gone et le mouton. Tous des perdants,
par grandeur d'âme: des exemples
d'humilité, de bonté, de courage et d'a-
mour. «Ote-toi de mon soleil», répond